



ARIANE BOIS APRÈS ELLE

ROMAN

« Un roman bouleversant. »

Le Figaro littéraire



ARIANE BOIS

APRÈS ELLE

« *Votre sœur a été victime d'un grave accident. Et transportée à l'hôpital. Le mieux serait que vous vous rendiez à la Timone le plus rapidement possible.* »

Lorsque Laurie arrive à Marseille par le premier train, elle pense retrouver son beau-frère, qui lui expliquera ce qui est arrivé à Clotilde. Mais à l'hôpital, une tout autre vérité l'attend, sidérante : c'est Bruno, le mari amoureux, le père attentionné, qui a agressé sa femme, jusqu'à la tuer.

Sous le choc, Laurie décide d'accueillir chez elle ses deux nièces : Manon qui, du haut de ses huit ans, a assisté au crime paternel et Roxane, une adolescente en pleine révolte.

Mais comment élever deux enfants traumatisées, rongées par le chagrin et la rage ? Comment se reconstruire, reformer une famille ? Comment vivre avec le vide, les questions incessantes ?

« **Ce livre vous arrachera des larmes par la véracité des personnages et des situations, mais vous consolera avec sa résilience et sa belle lumière.** »

Tatiana de Rosnay, *Le Parisien*

« **Ariane Bois dépeint la tourmente au plus près des émotions et guette l'infime lueur au fond des ténèbres.** » *Psychologies Magazine*

Grand reporter et critique littéraire, **Ariane Bois** est l'auteure de dix romans salués unanimement par la critique et par plusieurs prix littéraires, dont le Prix Wizo de l'Académie française pour *Le Gardien de nos frères*.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-460-1



9 782385 294601

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française



www.editionscharlestone.fr

© Éditions Récamier, un département de Place des Éditeurs,
2024

Présente édition :
Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-460-1

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention
pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts
gérées durablement.

Ariane Bois

APRÈS ELLE

Roman

RÉCAMIER

*« L'homme est la seule espèce
où les mâles tuent les femelles. »*

Françoise Héritier

*« Nous n'avons qu'un seul devoir,
et c'est celui d'aimer. »*

Albert Camus

*« La nuit n'est jamais complète,
Il y a toujours puisque je le dis
Puisque je l'affirme
Au bout du chagrin, une fenêtre ouverte. »*

Paul Éluard

PROLOGUE

Après, bien après, quand elle tentera de se remémorer les minutes précédant l'effondrement d'un monde, elle se souviendra de ses tempes qui battaient, d'une gorge qui la brûlait, d'un cœur qui cognait à vouloir s'échapper, de ses yeux qui ne voulaient pas voir les gyrophares, les ambulances, les pompiers, les policiers s'affairant devant son immeuble. Elle jette son sac, pousse des badauds et se faufile comme une anguille sous une banderole de sécurité.

— Hep là, mademoiselle ! Personne n'entre pour l'instant.

Elle se retourne, le pompier sous son casque brillant semble avoir son âge.

— J'habite ici.

Le garçon en rouge se détourne quelques secondes. Roxane en profite pour monter quatre à quatre l'escalier. Elle est rattrapée par un autre pompier, qui agrippe son bras.

— Arrêtez-vous. Quel est votre nom ?

— Roxane Simonet. C'est chez moi ? Ma sœur ?

Une ombre passe dans les yeux de l'homme, qui desserre son étreinte. Elle a compris, Roxane, une voix en elle savait déjà. Elle pénètre dans l'appartement où des gens vont et viennent avec des gants et des instruments, certains prennent des notes, d'autres des photos, d'autres encore, couverts d'un ciré et penchés vers le sol, font penser à un ballet de tortues. Dans une atroce odeur de brûlé.

— Manon, Maman ! crie-t-elle. Où êtes-vous ?

Une femme en uniforme s'approche et la saisit à l'épaule.

Celle-ci se découpe dans un léger nuage de suie et lui barre la vue du salon. Mais Roxane distingue des chaises renversées, un éclat de lumière doré au sol. On dirait une couverture de survie.

— Votre maman a été attaquée. Et le feu a pris. Nous ignorons encore pourquoi...

— Attaquée par qui ? Je veux la voir.

— Par votre papa. Il est brûlé. Et votre sœur aussi.

Tout devient blanc dans l'esprit de Roxane. Un blanc de banquise, déserte et glacée. Elle n'entend plus la femme qui continue à bouger les lèvres. Elle l'écarte et se jette contre la porte du salon. Elle a juste le temps d'apercevoir le pied nu et blanc de sa mère, une pantoufle à demi calcinée, quand elle se sent tirée en arrière, cette fois par deux types musclés arborant un brassard de police. Elle court dans le couloir et pousse une porte, échappant aux policiers.

Deux infirmiers s'agitent autour du lit de Manon.

La main de sa sœur est rouge, cloquée, difforme.

Elle s'agenouille à distance, tandis qu'on apporte un brancard. Roxane suit sa sœur et son radeau de fortune, les deux sœurs dérivent ensemble.

— Raconte-moi. Je ne comprends pas.

Un son rauque tente de sortir de la gorge de la fillette.

— Papa. J'ai vu Papa. Il voulait tuer Maman.

Elle va vite, Laurie. Dans la vie, comme par cette froide matinée d'hiver. La jeune femme écoute le bruit de ses bottines, dans le centre commerçant du Havre. Laurence Marchelier aime marcher à grandes foulées, s'enivrer de l'air frais qui pénètre sa poitrine, contempler les nuages qui glissent dans un ciel presque trop lumineux pour cette région de l'Ouest, où, contre toute attente, elle se sent si bien.

Depuis son enfance toulousaine, Laurie avait beaucoup déménagé et sillonné la France, au gré des postes qu'elle trouvait. Au désespoir de ses parents, tous les deux enseignants à la retraite, qui ne comprenaient rien à ce vagabondage professionnel. À chacune de ses visites, ils lui vantaient les vertus de la stabilité, les bénéfices d'une carrière. « Il est temps de te poser. Comporte-toi en adulte ! » Laurie éclatait alors d'un rire qui sonnait faux, puis se dépêchait d'orienter la conversation sur des sujets moins glissants.

Devenue assistante dentaire à Marseille, Clotilde, sa sœur aînée, habitait, elle, le même appartement depuis quinze ans, 80 mètres carrés en duplex, acheté en s'endettant à vie quelques années après son mariage avec Bruno, avec qui elle était depuis ses dix-sept ans. Deux filles étaient nées de cette union

tranquille, à un intervalle décent. Non, Laurie n'en-viait pas les routines de sa sœur, ces projets lisses, au carré, comme sa sempiternelle coupe de cheveux. À Laurie, il fallait toujours du nouveau. Et ces derniers temps, elle était servie.

Tout avait commencé par une passion, une de plus : la cuisine. Sur un coup de tête, Laurie s'était improvisée traiteur à domicile. Elle s'était fait connaître en organisant un buffet marocain pour le mariage d'une voisine. Son carnet de commandes ne désemplit pas. « Bientôt, tu devras embaucher ! Chef d'entreprise... Voilà qui devrait faire remonter ta cote aux yeux de ta famille ! » Cameraman, Fabien multiplie les tournages dans la région. Certaines semaines, ils se croisent à peine, tout en n'étant jamais loin de l'autre.

Laurie pile net devant une boutique de puériculture et cède à la tentation d'y entrer. Direction, les vêtements. Dix jours de retard. Après deux fausses couches, cette fois pourrait bien être la bonne, donner chair à cette envie d'enfant que Fabien a suscitée en elle. Soudain, son sac se met à vibrer. Elle sursaute. Depuis six mois, elle s'est acheté un téléphone portable. À l'arrivée du fameux millénaire, en cette année 1999, elle doit pouvoir être jointe partout dans son nouveau métier. Mais ce fil à la patte l'énerve, surtout quand un numéro inconnu s'affiche.

— Bonjour. Inspecteur Roy, police judiciaire de Marseille. Vous êtes bien mademoiselle Marchelier Laurence, la sœur de Mme Simonet Clotilde, née Marchelier ?

La vue de Laurie se brouille. Pourquoi ce policier prononce-t-il le nom de sa sœur, et avec un tel ménagement dans la voix ?

— Oui.

— Votre sœur a été victime d'un grave accident. Et transportée à l'hôpital.

— Mais... je suis en Normandie...

— Le mieux serait que vous vous rendiez à la Timone le plus rapidement possible. Cinquième arrondissement de Marseille.

À perdre haleine, les poumons brûlants, elle court, Laurie. Vers la gare, le train pour Marseille, il faudra rejoindre Fabien pour le prévenir, appeler son beau-frère Bruno qui lui expliquera ce qu'il s'est passé là-bas, décommander la cliente de cet après-midi. Et rejoindre Clotilde.

Laurie multiplie les coups de fil, affolée. Le portable de Bruno est éteint, il se trouve sans doute au chevet de sa femme. À leur domicile, le répondeur diffuse la voix de Clotilde, toujours posée, harmonieuse. Les parents ? Mieux vaut ne pas les inquiéter. Roxane ? Elle ne connaît pas le numéro de sa nièce de quinze ans, sourire espiègle, cheveux emmêlés. Et à huit ans, Manon, sa sœur, est bien trop jeune pour posséder un portable. Heureusement, Fabien répond, enrayant ainsi un début de panique. Il est toujours là pour elle. Laurie le sait dans le secret de son cœur : après de nombreuses déceptions et quelques grands chagrins d'amour, il incarne à peu près tout ce qu'elle aime. Un homme avec qui elle se sent à la fois libre et complice, c'est rare.

— Essaye de te détendre, mon écureuil. Je suis certain que ton beau-frère va se charger de tout à la Timone. Je te rejoins très vite.

Dans ce TGV qui ne fend pas assez vite les champs vides et désolés du mois de novembre, Laurie, rongée d'inquiétude, se perd en conjectures. Pourquoi l'a-t-on appelée, elle ? Et ce silence, là-bas ? Ces mystères n'auguraient rien de bon. Et la voix de sa sœur au téléphone, équanime, pondérée, il y a quelques jours à peine. Peut-être plus silencieuse que d'habitude.

Une légère fatigue, une baisse de tension, avait-elle mentionné. Le policier marseillais avait parlé, lui, d'un accident. « Grave. » Laurie donnerait cher pour entendre de nouveau Clotilde, pour être rassurée. Un malaise, une mauvaise chute ? Cette incertitude lui laboure les flancs, creuse l'angoisse au fond de son estomac, un mauvais pressentiment l'étreint, malgré ses efforts pour le chasser. Cherchant à se raccrocher à du concret, son esprit pioche dans ses souvenirs. Quand Clotilde avait commencé à fréquenter Bruno Simonet, Laurie n'en avait pas été surprise. Un mètre quatre-vingts, de larges épaules, timide, cachant un regard noisette sous une frange châtain clair qui blondissait en été. Ces deux-là se ressemblaient beaucoup, discrets jusqu'à l'anonymat, soucieux de se couler dans le moule de la classe moyenne, de fonder une famille. Et leurs différences se complétaient. Lui, agité, fébrile, pour qui rien n'allait jamais assez vite mais fou amoureux et père attentionné. Elle, veillant à la bonne marche familiale. Pendant longtemps, Laurie les avait rejoints en vacances au camping. Lumière trouant l'eau de mille feux scintillants, gîte familial, bonheurs simples, reviennent en flashes.

Mais le dernier week-end passé ensemble, pourtant, lui avait laissé un goût amer. À la fin d'un pique-nique, Bruno s'était emporté contre le mariage homosexuel. Il avait érupté : « C'est une porte ouverte à tous les vices ! », puis avait jeté sa tasse de café dans l'herbe avant de s'enfermer dans sa chambre. Personne n'avait su comment réagir à ce tissu de bêtises. « Désormais, on ne parlera plus politique à table, voilà tout », avait conclu Cloclo.

Roxane fulmine sur le trottoir. La voilà, les cheveux humides au vent à la sortie de la piscine, qui grelotte en attendant sa mère. « Ma fille est née avec des branchies », aimait à répéter son père. Il l'avait inscrite aux séances de bébés nageurs dès son premier anniversaire. La petite s'était tout de suite retrouvée dans son élément, les gestes de flottaison lui étaient venus instinctivement, les bulles autour d'elle la ravissaient. En suspension, elle semblait libérée du poids de son corps, elle avait crawlé avant de marcher. À quinze ans, la natation permet toujours à Roxane d'échapper à la pesanteur, celle de l'adolescence et du monde. Le plaisir enfantin est devenu sport, compétition. Avec les autres filles, elle effectue cinquante longueurs, quatre fois par semaine. Ce matin, même si ses performances l'ont laissée sur sa faim, la séance a été gratifiante. Le coach semblait de bonne humeur et les nageurs agressifs, ceux qui mordent les lignes, étaient restés au vestiaire.

Mais les endorphines du sport semblent s'évanouir à mesure que les minutes s'allongent. Elle sera en retard pour déjeuner à la maison et les cours au bahut. Elle a bien sûr appelé, puis s'est souvenue d'avoir aperçu le téléphone de sa mère sur la table de nuit.

— Toi aussi, tu attends ta daronne ? demande Chloé, l'une des vedettes de l'équipe.

— Oui. On s'est pris la tête ce matin. J'espère qu'elle ne m'en veut pas.

Les deux filles habitent dans le centre de Marseille. Rivaless dans l'eau, mais complices partout ailleurs. À la différence du père de Chloé, celui de Roxane ne manque aucune compétition. Supporter fanatique de sa fille, Bruno affiche les résultats de ses compétitions dans la cuisine et lui a promis de l'emmener en Floride après son bac nager avec les dauphins.

Tant pis, elle rentre à pied, marre de piétiner. Le mistral joue avec ses mèches. Elle rabat la capuche de son sweat sur ses oreilles et ses cheveux chlorés, puis s'en découvre au grondement d'une rumeur inhabituelle dans ce quartier si calme. Elle accélère le pas et, à mesure qu'elle approche de sa rue, la rumeur devient brouhaha. Un accident ? Les rodéos à moto sont plutôt le lot des quartiers nord, pas de son coin tranquille.

Dans la voiture de police qui l'emmène au commissariat, Roxane se tient droite, figée : elle a rêvé la scène, l'appartement brûlé, la pantoufle calcinée de sa mère, sa sœur blessée. En se concentrant sur la nuque du flic devant elle, elle peut prétendre se trouver dans un taxi. Mais la nausée monte, insidieuse, et avec elle le sentiment de perte : son enfance, sa jeunesse semblent se déchirer devant elle, le feu tout recouvrir, même l'espoir. En état de choc, paralysée, incrédule, elle peine à sortir du véhicule, comme si le monde resserrait son poing sur elle, la laissant exsangue.

— Clotilde Simonet, s'il vous plaît, bégaye Laurie.
— Soins intensifs, quatrième étage.

Un uppercut, un de plus. Soins intensifs, cela signifie des blessures importantes, des dommages sûrement irrémédiables.

À l'étage, affolée, Laurie remarque à peine les moniteurs qui clignotent, les machines bipant en tous sens dans un bourdonnement incessant, les silhouettes masquées par les appareils qui les ventilent, les perfusent, les gardent en vie. Retrouver Clotilde. Vite.

Laurie hèle une infirmière, pressée et fermée.

— Je cherche Clotilde Simonet.

Laurie étouffe un cri devant une forme inerte sous un drap bleu aux armes de l'Assistance publique. Le crâne a été rasé. La moitié du visage est bandée. La peau du bras en lambeaux suinte de lymphe et de sang. Les yeux, son beau regard, se résument à deux fentes grotesques. Les lèvres sont réduites à l'état d'une pulpe informe et violette percée par un tube. Le corps entier est relié à des câbles et des tuyaux. Les machines semblent respirer à sa place, à la fois menaçantes, invasives et si nécessaires. Laurie voudrait toucher Clotilde, s'abstraire de cette sinistre plomberie,

mais le bras de sa sœur forme un angle étrange et elle n'ose la caresser sous les pansements multiples. Son aînée semble avoir rétréci, petite momie en blanc livrée au corps médical.

— Asseyez-vous, vous en aurez besoin.

Une voix grave et chaude. Laurie se retourne et lit un nom sur la blouse : « Dr Massif ». Curieux patronyme pour une jeune femme à la queue-de-cheval blonde.

— C'est ma sœur. Ma grande sœur. Elle dort ou vous l'avez anesthésiée ?

— Non. Coma à son arrivée à l'hôpital. Je suis désolée.

— Que s'est-il passé ?

— Elle a reçu des coups sur la tête, le tronc et les bras qui ont causé de nombreuses fractures. Il y a des brûlures au deuxième degré sur les bras. Le plus grave, c'est l'hématome épidural et la fracture du crâne. Nous tentons d'endiguer l'hémorragie cérébrale.

— Elle va vivre ?

— Son pronostic vital est engagé. Les prochaines quarante-huit heures seront cruciales.

— Mais qui l'a agressée ? Pourquoi est-elle brûlée ?

— Son mari, répond le médecin. Un acte de violence intraconjugale. Vous m'en voyez navrée, vraiment.

Attaquée par Bruno ? Laurie ne veut pas s'évanouir. Pourtant, les mouches devant ses yeux grossissent, prennent toute la place, imposent les ténèbres. Elle se sent glisser, les membres lourds. Attaquée par Bruno ? Un bras la relève tandis que l'on desserre sa parka, lui permettant d'aspirer une goulée d'air. Saturé d'odeurs pharmaceutiques, confiné, puant l'agonie et le désespoir, mais de l'oxygène quand même.

La Dr Massif pose une main sur son épaule. Le geste fait monter un sanglot muet à ses lèvres.

— Mon beau-frère est devenu fou ! lance-t-elle. Où se trouve-t-il ? On l'a arrêté ? Je veux le voir.

— Mon métier consiste à veiller sur mes patients, le reste appartient à la police, madame. Vous pouvez rester auprès de votre sœur aussi longtemps que vous voulez. Ici, pas d'horaires. Je reviens vite.

Laurie la regarde s'éloigner et pose de nouveau ses yeux sur le corps supplicié. Comment imaginer une telle abomination ? Où sont passées les filles ? Pourquoi un feu s'est-il déclenché dans l'appartement ? Les questions flottent dans son esprit embrumé quand une voix la fait sursauter.

— Tatïe !

Roxane s'avance, les mains tendues, tel un enfant découvrant la marche et s'effondre dans ses bras. Elle aperçoit sa mère, horrifiée. Un cauchemar éveillé.

— Qui t'a prévenue ?

Roxane ravale la boule coincée dans sa gorge.

— Je rentrais de la piscine... Personne ne m'a laissée voir maman. Ensuite, j'ai dû suivre les policiers au commissariat.

Dans la petite pièce, Roxane n'arrivait pas à penser, répétait son nom en boucle, celui de sa mère, de sa sœur. Elle ne savait rien, elle nageait. Où était son père ? Les policiers lui avaient enfin dit où se trouvaient les deux blessées et elle avait appelé sa grand-mère Rosy, qui l'avait emmenée à l'hôpital, livide sous son maquillage appuyé et pour une fois silencieuse.

La mère de Bruno n'a pas eu le courage de monter faire face à la victime de son fils. Laurie sent le poison du dégoût l'envahir.

— Elle dort, Maman ? Elle a quoi au visage ? Et ses mains, c'est atroce !

Édulcorer le diagnostic alarmiste de la médecin.

Roxane se penche et chuchote à l'oreille de sa mère. Laurie se mord les lèvres, le cœur percé d'une aiguille longue et pointue. Roxane sort ensuite un lapin en peluche d'un sac en toile. Elle a pris Pipounet pour Manon, quand la policière lui a demandé de rassembler des vêtements. Elle se sent fière d'avoir pensé à lui, dans ce film d'horreur où soudain elle se sent plongée.

— Viens, on descend voir ta sœur.

Au deuxième étage, l'ambiance tranche avec la froideur aseptisée des soins intensifs. Halloween a investi les couloirs, avec sa cohorte de gentils fantômes, de citrouilles joufflues et de squelettes fantaisie. Un air de reggae filtre d'une chambre entrouverte. La vie s'invite et vient toquer aux portes des petits malades.

Manon repose sur le lit et tourne à peine la tête au son de la voix de sa tante. Ses bras bandés, maintenus à la verticale par un système de poulie, la font ressembler à un grand bonhomme de neige ou à un personnage de bande dessinée. Ses yeux d'un bleu gris d'océan semblent dévorer son visage. Ses joues, d'habitude rondes, paraissent enfoncées, absorbées par des os qui affleurent, et ses cheveux blonds ont perdu de leur lustre. Roxane embrasse le front de sa sœur, silencieuse.

— Regarde Pipounet, il te réclamait. Il voulait te voir.

Le lapin aux oreilles effilochées par des années de succion vient se blottir près de Manon. Les voilà réunis, comme à la maison. Mais dans sa chambre, Manon caressait Pipounet. Là, dans ce lit, elle ne semble pas le reconnaître.

— Manon, murmure Laurie, je sais que c'est difficile. Mais tu dois nous raconter ce qui s'est passé.

Elle ne cille pas.

— Papa et Maman se sont disputés ? Dis-moi, sœur-
rette.

Rien. La petite fixe le plafond blanc, comme si un
visage aimé s'y dessinait.

À sonder le silence, elles n'ont pas entendu l'infir-
mière entrer.

— Madame, le pédiatre veut vous voir dans son
bureau.

Alors qu'elles franchissent la porte, un filet de voix
rauque et glaçant glisse dans leur dos :

— Pourquoi Papa a suicidé Maman ?

MANON

*J*e plane, ou plutôt je vole. Quand la dame vient toucher la piqûre que j'ai dans le bras, j'habite un pays tout blanc, je ne sens plus le feu dans mes mains et je deviens oiseau, feuille, vent. C'est bon et si doux que je voudrais rester toujours ainsi au-dessus du lit, à naviguer au gré des courants... Presque aussi doux qu'un câlin avec Maman. Pourquoi son parfum flotte-t-il ainsi autour de moi ? Impossible de me souvenir... Seules quelques images de loin, brouillées comme à la télévision les jours d'orage chez Papi et Mamie. J'entends des cris, ça sent mauvais et j'ai peur, si peur, mais je ne sais pas dire de quoi ou de qui. La dame qui s'occupe de moi a le regard triste, même quand elle sourit. Je déteste quand ils font ça, les adultes. Je vais fermer de nouveau les yeux et attendre. Mais attendre qui ?

Le retour aux soins intensifs est silencieux. Laurie et Roxane se tiennent la main. On ne sait qui soutient l'autre. D'après le pédiatre, le mutisme de Manon est dû à un cocktail de morphine et de codéine. « D'une certaine façon, ces drogues la protègent de la réalité. » L'espace d'un instant, sa grande sœur a envié cette camisole chimique, avant d'en éprouver de la honte. Elle, elle n'était pas blessée, elle n'a rien vu, elle n'aurait pas à affronter des images, des spectres immondes.

Laurie a eu la force d'appeler ses parents. C'est son père, André, qui a décroché, avant de passer le combiné à sa mère. Nicole a donc entendu l'horrible nouvelle pour deux. Incrédule, elle a fait répéter plusieurs fois les phrases préparées par sa cadette. Puis elle a poussé un cri guttural, la plainte universelle des mères meurtries, épouvantées. Ignorant du malheur qui s'abattait sur sa famille, mais sensible à ce lamento venu du fond des âges, André a repris l'appareil et réussi à lancer : « On arrive. »

Comme Laurie n'a rien avalé depuis son départ du Havre, elles se sont rendues sans entrain à la cafétéria.

— Pour leur anniversaire de mariage, Papa lui a offert un bracelet en or avec un saphir, raconte Roxane devant un Coca qu'elle ne finira pas. Elle a

à peine souri, tout juste remercié. Elle faisait la tête à cause du gâteau.

— Pourquoi ?

— Papa trouvait Maman trop ronde. Depuis des semaines, il surveillait son assiette, lui lançait des piques. Débile, car elle avait beaucoup maigri depuis trois mois. Mais elle céda, elle se priva, parfois elle sautait un repas.

Lors d'un barbecue chez ses parents, Laurie revoit Clotilde apportant les viandes et les sauces sous l'œil goguenard de Bruno : « Tu devrais en rester à la salade, Bibiche. Sinon, on va t'appeler Bouboule. » Bibiche, Bouboule... Laurie s'apprêtait à protester contre ces sobriquets ridicules crachés d'un ton odieux, mais un regard en coin de sa sœur l'en avait dissuadée. Clotilde lui intimait de se taire, elle avait obéi. Puis oublié l'incident.

— C'est absurde ! s'insurge-t-elle, revenant au présent. Clotilde n'est pas grosse. Et quand bien même ! Quel était le problème de Bruno ?

— Je n'arrêtais pas de le répéter à Papa, mais tu le connais. Il continuait à lui lancer des réflexions désagréables. Et après, pour se faire pardonner, il la couvrait de cadeaux. Comme il y a trois jours.

Trois jours ou trois ans ? Cet anniversaire semble si loin. Aujourd'hui, le corps supplicié de Clotilde n'a plus d'âge. Leur maigre collation terminée, elles remontent aux soins intensifs. Au seuil de la salle, un homme les attend, calepin à la main.

— Bonjour, inspecteur Roy, je vous ai téléphoné ce matin. Voulez-vous venir avec moi au commissariat ? Nous avons besoin du témoignage de la sœur de la victime.

Le cœur de Laurie se serre. Clotilde, une « victime », voilà sa nouvelle identité.

Dans la voiture banalisée, un parfum tourné d'after-shave l'écoeure. Elle se force à regarder devant elle, une main agrippée à une poignée de porte, indifférente à la beauté désordonnée des rues, au charme des façades, aux clameurs qui s'échappent des cafés.

— Je dois vous prévenir : ce que vous allez apprendre est pénible. Si vous souhaitez faire une pause, je comprendrai.

Laurie hoche la tête. À l'intérieur du commissariat, elle frissonne, mais elle n'a pas traversé la France pour se boucher les oreilles. Et quoi qu'elle entende, ce sera toujours moins douloureux que ce qu'a subi sa sœur.

— Les faits se sont produits ce matin, continue l'inspecteur d'une voix neutre. Les voisins ont entendu des bruits sourds, peut-être des meubles, des objets qu'on renversait. Puis des cris. Manon, votre petite nièce, a téléphoné au SAMU, mais trop choquée, elle n'a pu donner l'adresse. Elle a quand même réussi à ouvrir la fenêtre sur la cour, cette gamine a du cran.

» Manon serait allée sonner chez les voisins à l'étage. Eux affirment n'avoir rien entendu. Je n'y crois pas un instant. Votre nièce aurait alors dévalé l'escalier et frappé à la première porte. Un locataire, M. Châtelet, l'a recueillie. Constatant l'état de la petite et sentant une forte odeur de brûlé, il a prévenu les pompiers et téléphoné au commissariat.

Laurie sent son cœur se soulever : ne pas ouvrir à une enfant en danger, qui pouvait agir ainsi ?

— Que s'est-il passé dans l'appartement pour que ma sœur se retrouve dans cet état ?

— Votre beau-frère Bruno Simonet a attaqué sa femme au marteau. Coups au visage et aux tempes. Quatre au total, selon le rapport du médecin, sans compter les lésions défensives aux bras. Les voisins